

aurait sauvé, converti et gouverné le monde en lui envoyant, au lieu de l'Évangile, huit autres livres de géométrie catholique !

« Il y a donc, d'abord, dans la doctrine catholique, une immense clarté, parce qu'elle répond avec l'autorité souveraine de Dieu à toutes les questions, qu'elle les résout, les définit, leur ôte même jusqu'à la qualité de questions, attendu qu'il n'y a plus à s'enquérir là où il y a réponse souveraine et absolue. Nous n'avons plus même à raisonner, et c'est un grand bienfait, car nous ne sommes pas ici-bas pour raisonner, mais pour agir, pour édifier dans le temps un ouvrage éternel.

« Vous direz peut-être, cette connaissance de la vérité par des solutions toutes faites, ce n'est qu'une connaissance nominale, elle nous révèle des propositions, et voilà tout. Sans doute, Messieurs, la doctrine catholique ne vous donne pas la compréhension ; mais elle vous donne une connaissance réelle des êtres et de leurs rapports dans la parole de Dieu, parce que la parole de Dieu est un miroir intelligible. Quand Dieu nous dit, par exemple, qu'il a créé le monde ; assurément je ne me représente pas l'acte créateur, je ne me représente pas comment on fait de l'être par un simple acte de la volonté, mais j'entends parfaitement ce que Dieu veut dire, je vois très bien que Dieu, pour faire le monde, ne s'est pas servi, comme nous le faisons, d'une matière préexistante ; je ne comprends pas son acte, mais j'entends ce qu'il est.

« Par conséquent, il n'y a pas seulement une connaissance nominale des êtres et de leurs rapports, mais une connaissance réelle, qui me fait voir en peu de mots tout ce qu'il est important que je sache, sans que j'aie même besoin de l'étudier. La vérité est gravée en un irréfragable miroir, où tout le monde peut lire son origine, ses devoirs, ses droits, ses intérêts, ses destinées. Le pauvre, en passant avec son fardeau, devant un crucifix, voit pourquoi son épaule est chargée ; le petit enfant apprend sans peine la plus profonde métaphysique en épelant les lettres de l'alphabet ; il grandit en récitant les commandements de Dieu et de l'Eglise, le symbole des apôtres et le Notre-Père qui êtes aux cieux ; et il sait tout avant d'avoir soupçonné ce que c'est que savoir, il sait tout sans discussion, sans géométrie, sans obscurité même inévitable de toute démonstration, il sait tout par la parole intelligible de Dieu acceptée avec simplicité. Un temps viendra où cette lumière se changera en une autre lumière, en une autre nature de vision ; mais alors même nous n'apprendrons rien de nouveau sur la matière, l'esprit, Dieu, l'homme, la création, notre destinée finale. Nous verrons autrement ce que nous voyons déjà, nous verrons dans l'essence divine ce que nous avions vu dans sa parole.

« Quant à la profondeur de la connaissance catholique et à son étendue, ce ne sont plus que des conséquences sur lesquelles je vais passer rapidement. En effet, par la doctrine catholique nous remontons à la cause première de notre être : elle nous dit quels sont les rapports qui nous unissent à Dieu, et ce qui constitue le mystère fondamental de la vie, elle nous révèle la cause des causes, la loi des lois, l'essence des essences, la raison finale et suprême de tous les phénomènes. Après qu'elle nous a dit ces mots : « Dieu est Père, Fils et Saint-Esprit, il y a en lui trinité de personne, unité de substance, » tout phénomène, toute cause, toute loi, toute essence a été manifestée dans sa source.

« Sous le rapport de l'étendue, la doctrine catholique nous ouvre sur l'univers un horizon qui l'embrasse jusqu'à ses dernières limites. Elle nous apprend que les êtres forment une échelle graduée de l'atome jusqu'à Dieu ; qu'il y a des hiérarchies invisibles d'esprits, liées entre elles et avec nous par des rapports profonds, d'où résulte l'unité du monde, un seul et sublime mouvement qui fait que les choses partant de Dieu vont à Dieu dans un orbite mystérieux, dont l'homme, esprit et matière, occupe le point central.

« Ainsi, nous arrivons par la doctrine catholique à une triple paix, paix de la clarté, paix de la profondeur, paix de l'étendue dans la connaissance. Entre nous et vous, Messieurs, c'est la différence du trouble et de la paix. Vous cherchez, et pour nous il n'y a pas même de question ; vous doutez, et pour nous il n'y a pas même mouvement, mais regard fixe ; vous bâtissez et détruisez tour à tour, pour nous, chaque acte édifie ; le temps même échappe à votre action vacillante, pour nous l'éternité nous suit et ne nous faillit jamais. Et c'est pourquoi la doctrine catholique subsiste, plus ou moins depuis le commencement du monde, quoique toujours combattue : c'est parce qu'elle a été ressuscitée en Jésus-Christ, dans les mystères de sa vie et de sa mort, que le monde se soutient sur sa base. Elle y maintient, en quelques paroles, la connaissance des causes, des lois, des essences, de tous les vrais rapports des êtres, que l'effort humain tend sans cesse à méconnaître et à bouleverser.

« Voyez donc, Messieurs, en comparant ces deux situations, le parti que vous voulez prendre une fois en votre vie. D'une part, ce sont des systèmes sans consistance, qui se heurtent et se détruisent, dont vous n'avez pas pu entendre l'énoncé, quoique sérieux, sans un étonnement profond ; de l'autre, c'est la doctrine catholique, doctrine simple, naturelle, où tout est défini, où tout est assis sur le roc. Entrez donc dans le sein de l'Eglise, passez du camp du trouble, au camp de la paix ; du camp de l'obscurité au camp de la lumière, du camp de l'étréoussé au camp de l'étendue, de la largeur et de la profondeur, afin que je puisse vous dire un jour, en vous retrouvant en des lieux plus intimes que ceux-ci, ce que saint Paul disait aux premiers chrétiens : *Fuistis aliquando tenebræ, nunc autem lux in Domino.* Vous avez été autrefois ténébreux, maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur. »

L'EGLISE ET L'ETAT, APRÈS LES AFFAIRES DE COLOGNE.

La lutte entre l'archevêque de Cologne et le roi de Prusse, ainsi que le traité qui l'a terminé, ont vivement et longtemps ému l'attention publique. On peut affirmer que l'histoire de l'Eglise, dans notre siècle, offre peu d'événements d'une si haute importance. La part glorieuse et décisive qu'y a prise le Saint-Siège a entouré d'un nouveau lustre son autorité, en faisant éclater cet esprit de sagesse et de courage qui fut toujours l'ornement des pontifes romains, et que connaissent bien tous ceux qui ont étudié l'histoire ailleurs que dans les œuvres superficielles ou mensongères de leurs ennemis. La lutte provoquée par le gouvernement prussien a eu de grands et notables résultats pour l'Eglise entière, mais surtout pour l'Allemagne. Il semblait que, dans cette contrée, le catholicisme fut au moment de s'éteindre. Les habiles manœuvres des souverains hérétiques avaient causé dans l'Eglise des plaies effrayantes, et l'on pouvait, pour ainsi dire, prévoir le moment où les progrès du mal rendraient tout remède inutile. En remplaçant tout à coup par la violence la marche astucieuse qui lui avait jusqu'alors si bien réussi, le gouvernement prussien a réveillé de leur torpeur les catholiques allemands. Au bruit des solennelles paroles tombées de la chaire de saint Pierre, les faibles reprirent vigueur, le zèle des fidèles s'enflamma, tous protestèrent contre la violation de leurs droits d'une voix unanime et avec une persévérance qui fit enfin reculer le urs adversaires. Durant les quatre années qui suivirent l'emprisonnement de Mgr. de Droste Vischering et jusqu'au traité conclu entre le Saint-Siège et Frédéric-Guillaume IV, l'Allemagne a eu le spectacle d'un combat opiniâtre qui a tenu tous les yeux en éveil, et dans lequel la cause catholique a été défendue avec autant de courage que d'intelligence.

Parmi les champions de l'Eglise, s'est signalé, au premier rang, le célèbre Joseph de Gerres, professeur de l'Université de Munich. La réputation de cet écrivain date de 1813, époque durant laquelle il contribua puissamment par ses ouvrages à soulever sa patrie contre la domination de Napoléon. Depuis, il a consacré son vaste génie, son érudition immense et son noble esprit à la défense de la vérité catholique. Il se leva un des premiers pour protester contre la violence faite à l'archevêque de Cologne, et son éloquent manifeste, intitulé *l'Alliance*, fut suivi de plusieurs autres non moins remarquables, qui produisirent une étonnante impression. Maintenant que la lutte est finie, le vieil athlète, qui s'y est comporté avec tant de vaillance, en énumère les résultats, et fait entendre à ses amis aussi bien qu'à ses adversaires de graves et solennels avertissements. Tel est le but du nouvel ouvrage dont nous entreprenons, suivant nos forces de rendre compte. Il est intitulé : *L'Eglise et l'Etat après la contestation de Cologne*. C'est, si l'on veut, un ouvrage de circonstance. Mais les hommes tels que Gerres savent, en traitant des questions locales et relatives, faire jaillir des pensées dignes d'éclairer tous les temps et tous les lieux. C'est ainsi qu'après avoir examiné spécialement la position actuelle des catholiques d'Allemagne et celle de l'Allemagne elle-même à l'intérieur et à l'extérieur, il trace à grands traits le tableau des espérances et des progrès du catholicisme dans le monde entier, et se livre à des considérations dignes de l'attention de tous les hommes graves sur l'avenir de l'Eglise et de la société européenne. Nous essaierons, par une brève analyse et au moyen de quelques citations, de donner une idée de la manière dont l'illustre écrivain développe et résout ces importantes questions.

Il jette d'abord un regard rapide sur le passé ; il apprécie la conduite du Souverain-Pontife et celle du nouveau roi de Prusse, à la loyauté duquel il rend hommage ; il expose la part prise dans la contestation de Cologne, par le clergé et les populations catholiques ; il énumère les résultats avantageux qu'a produits ce débat. Les principes de l'Eglise sont demeurés inviolables et intacts ; sa position légale s'est fortifiée ; les protestants, qui croyaient leur prédominance établie à jamais, à cause de leur majorité dans la diète germanique et des immenses privilèges qu'ils s'étaient assurés par les traités de 1815, ont été contraints de reconnaître les droits de leurs adversaires, et savent maintenant qu'il serait périlleux d'y porter atteinte. Les prescriptions de l'Eglise au sujet des mariages mixtes seront désormais respectées, les relations des évêques avec Rome sont devenues plus faciles ; enfin, le peuple a pu se rendre compte de sa situation et de sa force ; son amour pour la religion catholique s'est ravivé dans la lutte, et dorénavant il veille avec un soin jaloux sur le trésor qu'on a tenté de lui ravir. Cette vigilance, qui ôte à ses ennemis l'espoir de l'abuser encore, est la plus sûre garantie des catholiques contre de nouvelles entreprises. et Gerres la regarde avec raison comme le plus puissant boulevard de l'orthodoxie.

Ces résultats ainsi constatés, l'auteur se demande si la paix rendue à l'Allemagne par la conclusion de l'affaire de Cologne est une paix réelle et définitive, et si la disposition des esprits est telle qu'on puisse compter sur sa durée. Or, il entrevoit plusieurs obstacles à la durée de la paix. Le plus considérable vient des préjugés et des sentiments du protestantisme. Les protestants, contraints de restituer aux catholiques une partie des droits qu'ils leur avaient enlevés, ne semblent pas disposés à leur rendre une justice complète, et ne veulent point renoncer à leurs propres principes sur la subordination de l'Eglise à l'Etat, principes à l'aide desquels ils espèrent encore, quand l'heure favorable aura sonné, reconquérir le terrain perdu et se frayer de nouveau le chemin des usurpations. A cet égard, l'écrivain rappelle l'explosion de tant de mauvaises passions, la déloyauté dont on fit preuve dans la dernière lutte, l'appui demandé par les gouvernants à leurs ennemis naturels les écrivains révolutionnaires, en les affranchissant des